

Campagne de Russie - L'imprimerie: Bible présentée à Louis XI - Histoire de France n°48 et 98.

Numéro d'inventaire : 1979.18200.15

Auteur(s) : Georges Perrichon

Gustave Ducoudray

Type de document : couverture de cahier

Éditeur : Hachette et Cie (Paris)

Imprimeur : Gauthier-Villars, Paris

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1890 (vers)

Inscriptions :

- nom d'illustrateur inscrit : Perrichon (G.)

Description : Gravure n&b sur papier fin jaune.

Mesures : hauteur : 450 mm ; largeur : 360 mm

Notes : Deux couvertures de cahiers imprimées sur la même feuille. A/ Recto, une gravure signée G. Perrichon, représentant une bataille en Russie. Verso: texte de G. Ducoudray sur la campagne de Russie (Histoire de France n°98). B/ Recto, une gravure non signée représentant Louis XI admirant une Bible imprimée. Verso: texte de G. Ducoudray sur l'imprimerie (Histoire de France n°48).

Mots-clés : Protège-cahiers, couvertures de cahiers

Histoire et mythologie

Filière : Élémentaire

Niveau : non précisée

Autres descriptions : Nombre de pages : 4
ill.

XCVIII. — CAMPAGNE DE RUSSIE

En 1812 il n'y avait plus à valoir dire, en Europe, que trois États réellement puissants : l'Angleterre, la Russie, la France. Quelques mois de plus et l'Angleterre épuisée demandait grâce. Le blocus continental la ruinait et elle était à la veille d'une lutte avec les États-Unis. Aussi n'aurait-elle rien pu faire élargir la guerre entre les deux amis de Talleyrand et d'Erskine, déjà bien refroidis, entre Napoléon et Alexandre. Celui-ci avait tout gagné à notre alliance. Il avait vaincu les Suédois et les Turcs que Napoléon avait commis l'imprudence de lui abandonner. Il voulait détruire le fantôme de Pologne que l'empereur avait rétabli. Il voulait réduire la Prusse et l'Autriche avec lesquelles il n'avait cessé de s'entendre en secret. Les grands, mis en avant par Alexandre, étaient dévorés. La vraie cause de la lutte était la rivalité des deux empires de l'Europe. Napoléon voyait qu'il ne pouvait en finir à la Russie, il revenait à ses premières idées, la rejeter en Asie. Qui sait ? une heureuse campagne le mènerait peut-être jusqu'aux Indes. Les deux alliés sur lesquels il comptait pour compléter son empire. Les Turcs, mécontents de Napoléon, signèrent la paix avec Alexandre, au mois de mai, lorsque la guerre était décidée. Un mois de mai, lorsque la guerre était décidée. Un mois de mai, lorsque la guerre était décidée. Un mois de mai, lorsque la guerre était décidée.

asiatique, c'est l'invasion qui remonte à sa source pour en prévenir de nouvelles. Napoléon franchit le Niémen, à Kovno, le 21 juin. Malgré les masses énormes qu'il lui faut conduire, approvisionner, il ne semble nullement embarrassé. On le voit, écrit le général Gouraud, pourrir à tout, drager à la fois la politique et la guerre; dès les premières marches renverser entièrement le plan de campagne des Russes, couper leur armée en deux, les obliger d'abandonner leur ligne d'opérations, leurs magasins, leur camp retranché, leurs communications et nous livrer, pour ainsi dire sans bataille, toute la Lithuanie (28 juin). A Wilna les généraux russes viennent l'attaquer; c'est ce qu'il desire. Dans un des combats livrés près de cette ville, trois cents volontaires se virent tout à coup enveloppés dans une plaine par la cavalerie russe. Napoléon les croit perdus, tout en envoyant les dégrader. Mais les volontaires s'étaient pelotonnés et, par des décharges répétées, avaient arrêté la mêlée d'ennemis qui fondait sur eux. Quand la cavalerie russe se retira dans nos colonnes, fut étonné de voir les volontaires continuer leur lutte héroïque. Napoléon les rejoignit : « Qui êtes vous, mes amis ? — Volontaires du 9^e de ligne, sous ordres de Paris. — Vous êtes des braves, répondit l'empereur, vous avez tout mérité la croix. » Bientôt Napoléon menace Smolensk. Le général Barclay de Tolly se hâta de secourir cette ville importante et de défendre énergiquement avec 50 000 hommes. Une bataille acharnée s'engagea dans les faubourgs qui furent enlevés (17 août 1812). Vaincus, les Russes se retirèrent pendant la nuit en incendiant la ville, brûlé marqué du caractère qu'ils entendaient donner à la guerre. Ils reculent toujours devant les Français, évitant la pays; Napoléon s'avance toujours, espérant les joindre, et les atteignit dans les plaines de Borodino, sur le bord de la Moskova. Les deux armées se chocquèrent avec une violence qui eut encore plus de succès que les précédentes. Les généraux tombèrent. Soule, Ney et Bessier paraissaient invulnérables et étonnaient par leur intrépidité des soldats qui les connaissaient bien. A la fin de la journée les Russes vaincus se retirèrent horriblement maltraités (7 septembre).

CAHIER appartenant à



CAMPAGNE DE RUSSIE.

H. et C^o PARIS. REV. DE FR. — N. 33

XLVIII. — L'IMPRIMERIE — BIBLE PRÉSENTÉE À LOUIS XI

Si le roi Louis XI a légué une sombre mémoire, il est juste de lui tenir compte de l'agrandissement de son royaume et surtout de la sécurité qu'il y établit. La sécurité, le commerce, et Louis XI le facilita en améliorant les routes. Pour étendre son action sur les provinces éloignées, il organisa les postes ou courriers qui ne servaient d'abord qu'à transmettre ses ordres, mais qui plus tard furent d'une grande utilité aux particuliers. Il attira des marchands étrangers, et sous son règne, des ouvriers de Venise, de Gènes, de Florence fondèrent à Tours les premières manufactures de soieries. Louis XI, ami de l'étude et grand lecteur, accueillit avec faveur la découverte importante qui permettait de répandre les livres à grand nombre. Celui qu'on peut regarder comme le premier poète français, Villon, date de Louis XI, et un des familiers de ce roi terrible était Commines qui, le premier, a mérité le nom d'historien, car Villon, Jehan de Dinteville et Froissart ne sont que des chroniqueurs. Les écrivains de l'antiquité n'avaient jamais pu multiplier leurs livres qu'en les faisant copier sur des feuilles de papyrus roseau (Égypte) ou des peaux préparées, le parchemin, au moyen de la moine, au fond des monastères, copiaient ces livres, ces manuscrits, les enlumaient, c'est-à-dire les ornaient de lettres peintes, de dessins brillants aux couleurs vives, ou minuscules. Aussi ces livres étaient-ils rares et chers. Une comtesse de Champagne, pour en obtenir, donna des troupeaux et des terres. Louis XI, pour qu'on lui peût un manuscrit, remit en gage une partie de sa vaisselle d'argent.

À la fin du quinzième siècle, Jean Gutenberg, né à Mayence, mais qui travailla le plus souvent à Strasbourg, s'étant aperçu (de 1450 à 1455) à graver en métal des lettres mobiles qu'il assemblait en s'inspirant à volonté, composant des mots, des phrases, des pages entières; les pressant imbibées d'encre sur du papier, il les reproduisait autant de fois qu'il voulait. Un copiste ne pouvait écrire à la fois qu'un seul livre. Grâce à l'imprimerie, dès que le livre était composé avec des lettres en métal, on pouvait le reproduire par milliers d'exemplaires. Le premier livre sorti des presses de Gutenberg était une Bible datée de 1455, et l'on peut, dit l'historien Hallam, se figurer ce magnifique et vénérable volume s'avancant en tête des innombrables myriades de ses successeurs et appelant, pour ainsi dire, la bénédiction divine sur ce nouvel art, en consacrant ses premières à service du ciel. Lorsque Gutenberg était venu apporter son modèle de presse à un tourneur en bois de Strasbourg, celui-ci, ignorant son but, lui dit : « Mais c'est un pressoir que vous demandez là, maître Jean ! — Oui, répondit Gutenberg, mais c'est un pressoir d'un jallier bientôt la plus abondante et la plus merveilleuse liqueur qui ait jamais coulé pour désaltérer les hommes. » Il hésita cependant quelquefois à poursuivre ses recherches. Un songe le troubla, qu'il a ainsi raconté : « J'entendis deux voix inconnues qui me parlaient. L'une me dit : « Répète-toi, Jean, désormais toute lumière se répandra par toi dans le monde. » Mais l'autre voix disait : « La pensée de tes semblables est-elle donc toujours assés pure pour mériter d'être livrée aux oreilles et aux yeux du genre humain ? L'homme profanera le don que tu lui fais ; plus d'un siècle, au lieu de te louer, te maudira. » « Je me réveillai, ajouta Gutenberg, dans l'horreur du doute ; mais je considérai que les dons de Dieu n'étaient jamais mesurés et que donner un instrument de plus à la raison et à la liberté humaine, c'était donner un champ plus vaste à l'intelligence et à la vertu, toutes deux divines. » Gutenberg avait été allié dans son travail par un riche négociant de Mayence, Jean Faust et Pierre Schuler, serviteur de Jean Faust. Les grandes villes d'Allemagne se hâtèrent d'organiser des presses sur le même modèle. L'imprimerie se répandit en Italie dès 1465. En 1469 trois ouvriers de Jean Faust, Ulrich Gering, Martin Grantz et Michel Friburger, appelés par Guillaume Fichet, recteur de l'Université, vinrent à Paris. Louis XI, auquel on montra une Bible imprimée, encouragea la nouvelle industrie, et la première presse française fut établie dans le collège de Sorbonne, grâce aux soins de Jean de Laporte, célèbre docteur en théologie. Angers, Caen, Lyon et beaucoup d'autres villes françaises ne tardèrent pas à suivre l'exemple de Paris. L'imprimerie devait être l'instrument le plus puissant pour le progrès de la science humaine. Des temps nouveaux commençaient.

CAHIER appartenant à



L'IMPRIMERIE — BIBLE PRÉSENTÉE À LOUIS XI.

H. et C^o PARIS. REV. DE FR. — N. 33